

préparé quelques métaphores, ou quelques renseignements inédits, ou quelque docte leçon. Et je vois bien que j'ai agi prudemment en vous avertissant que je ne venais pas ici en conférencier mais en amateur de musique, car je ne trouve pas une brillante conclusion. Je suis comme vous, j'ai envie de ne plus entendre parler ici, mais d'entendre chanter encore du Schubert. Vous savez bien qu'en écoutant de la musique que l'on aime on n'a qu'un désir, celui de se taire et d'en redemander. Cependant, puisque je ne trouve rien, je vous citerai ces quelques lignes qui ont été écrites sur Schubert par quelqu'un qui s'y connaissait en musique et qui s'y connaissait aussi en noblesse d'âme :

« Harmonie, fraîcheur, force, charme, rêverie, passion, apaisement, larmes et flammes qui se dégagent des profondeurs de ton cœur et de l'élevation de ton esprit, tu ferais presque oublier, cher Schubert, la grandeur de ta maîtrise par l'enchantement de ton cœur. »

C'est une belle oraison, n'est-ce pas ? Elle est de l'orchestrateur du *Roi des Aulnes*, de l'ami de Wagner, du créateur du poème symphonique et d'un des plus prodigieux musiciens qui aient existé, c'est-à-dire de Franz Liszt.

Camille MAUCLAIR.

La Correspondance musicale

de GÖETHE et de ZELTER

Traduite par Henri KLING, professeur au Conservatoire de Genève

(Suite)

11. Zelter à Goethe

26/27 décembre 1808.



POUR fêter le retour du roi, j'ai constitué une *Liedertafel* : c'est une société composée de 25 membres, dont le 25^e est nommé directeur. Elle se réunit une fois par mois pour un modeste souper, et s'amuse à chanter d'aimables chants allemands. Les membres doivent être des poètes, chanteurs ou compositeurs. Celui qui a écrit ou composé un Lied nouveau, le lit ou le chante ou le fait chanter. S'il obtient du succès, on fait circuler une boîte dans laquelle chacun (si le Lied lui a plu), met suivant sa volonté un Groschen ou même plus. Ensuite la boîte est vidée sur la table et l'argent est compté ; si on en a réuni assez, pour qu'avec cette somme on puisse faire l'acquisition d'une médaille en argent de la valeur d'un thaler, le directeur, au nom de la *Liedertafel* remet la médaille au lauréat ; on porte ensuite un toast au poète ou au compositeur, en discutant sur la beauté de l'œuvre. Lorsqu'un membre pourra montrer 12 médailles gagnées, on donnera un dîner en son honneur et aux frais de la société ; on lui posera une couronne sur la tête et il pourra demander à boire tel vin qu'il lui plaira de choisir ; de plus, il recevra une médaille d'or de la valeur de 25 thalers.

13. Z. à G.

24/30 avril 1810.

Comme notre Liedertafel s'occupe officiellement du chant, tout ce qu'un membre apporte doit être chanté. Dans la règle on commence par la plus nouvelle composition, et tout ce qui ne réussit pas ou n'est pas compris à la première audition, peut être repris, selon la volonté des poètes et compositeurs, autant de fois que cela est nécessaire. Jusqu'à présent je me suis efforcé d'obtenir qu'à chaque séance quelque nouveauté soit produite. Et de fait nous eûmes beaucoup de nouvelles œuvres. Le chant offre cela de particulier qu'il concourt à maintenir l'intérêt des membres et à le concentrer sur un objet. De là il résulte souvent qu'on se souvient d'un beau passage d'une poésie qui est alors redemandée et chantée immédiatement. De cette façon on arrive à mieux saisir le vrai sens du Lied et, en le rapprochant des circonstances de la vie présente il produit meilleur effet qu'avec la maudite lecture seule, qui l'aurait laissé enfoui comme un chapitre mort dans le livre.

Ainsi, les lieder les plus souvent repris sont : *Chant de l'Union* ; *la Confession générale* ; *My. Urian* ; *Joie, divine étincelle, fille aimable de l'Elysée* ; le chant du *Tambour de Voss* ; *Un musicien voulut être gai*, tiré de la deuxième partie du *Cor enchanté* ; un vieux chant latin d'après Suétone :

Gallias Caesar subegit
Nicomedes Caesarem :
Ecce Caesar nunc triumphat
Qui subegit Gallias,
Nicomedes non triumphat
Qui subegit Caesarem.

et d'autres. La dernière pièce se chante à deux chœurs et fort bien. Le conseiller intime *Wolf*, qui donna la poésie, parut être très satisfait de la métrique.

On le répète souvent de six à huit fois, tant que les chanteurs éprouvent du plaisir à l'exécuter et parce que le rythme s'y adapte merveilleusement.

14. Z. à G.

Prague, le 28 juillet 1810.

Je suis arrivé ici le dimanche 22, il était juste l'heure d'aller au théâtre. A ma joie, j'ai vu une de mes anciennes élèves, la petite *Mina Unzelmann*, dans le rôle de la femme du cordonnier de l'opéra : *Les Femmes métamorphosées*, qu'elle exécuta avec bonheur et succès. Durant un temps relativement court, elle s'est développée ; elle chante juste et joue avec facilité. A la fin de la pièce, elle fut rappelée et applaudie.

Le mardi suivant on a donné la *Famille suisse*, qui m'a beaucoup diverti. La musique de cet opéra (1) est aimable et spirituelle et très bien interprétée ici, je voudrais dire même d'une façon hors ligne dans les scènes capitales.

Mlle Müller, la fille du compositeur connu *Wenzel Müller* (2), est l'imitation agréable de *Mme de Heggendorf*. Joli visage, une tournure élégante, une bonne diction, sont ses qualités naturelles. Comme avec ses moyens rares elle ne fait rien de trop, elle ne fait rien non plus qui soit imparfait. Hier elle joua *Sargine* (3). Je ne puis souffrir ni le texte ni la fatigante et riche musique de cette œuvre. Cependant, à cause de

(1) *La Famille suisse (Die Schweizer Familie)* opéra très populaire de *Weigt* (Joseph), né à Tisenstadt le 28 mars 1766, mort à Vienne, le 25 janvier 1820.

(2) Compositeur populaire de son temps, né à Tyrnau, le 26 septembre 1767, mort à Baden, près Vienne, le 3 août 1835.

(3) *Sargino*, dramma eroï-comico in due atti, de F. Paër, né à Parme, le 1^{er} juin 1771, mort à Paris le 3 mai 1839. Paër fut l'un des compositeurs favoris de Napoléon I^{er}.

cette demoiselle, je suis resté jusqu'à la fin. On ne peut rien voir de plus noble et bienfaisant que cette actrice travestie en habits masculins ; les pieds et les mains, les jambes et le haut du corps se meuvent avec une incroyable élégance, seules la jeunesse et la voix font reconnaître la femme. Je vais essayer de lui parler et de lui présenter mes compliments personnels. Ce qui m'attriste, c'est que sa voix ne résistera pas.

15. G. à Z.

18 novembre 1810.

...Les réunions musicales de chaque semaine, si peu brillantes qu'elles soient, me procurent néanmoins le plaisir inappréciable dont je serais privé sans cela de pouvoir goûter vos excellentes œuvres et de les connaître. *Jeanne Sebus* et le *Moment favorable*, seront exécutés aujourd'hui et d'avance je m'en réjouis. Faites-moi savoir prochainement, comment cela va avec la *Pandora* et quels autres travaux vous avez entrepris. — Schneider est excellent et produit la meilleure impression.

A la fin de cette semaine, nous aurons en italien *Achille* de Paër. Le chanteur *Briççi* (1) vient d'arriver et représentera le héros. Nos autres chanteurs s'exercent dans la langue italienne, en tout cas ce sera une jolie représentation.

16. Z. à G.

8 mars 1811.

...J'ai enfin vu et entendu la *Vestale* (2) de l'Opéra de Paris. C'est une vaste plaisanterie et les musiciens du Conservatoire de Paris, qui n'arrivaient pas à se mettre d'accord pour savoir auquel, de deux artistes également méritants, ils devaient décerner le prix (3) (parce qu'au fond ils n'ont pas de criterium et jugent d'après la routine des serinettes) ont dû souffrir que l'empereur se mêlât de cette affaire et accordât le prix à un jeune homme qui, s'il a plus de 25 ans, ne fera jamais grand-chose de bon. Pour un opéra, le livret est peu chargé et laisse une large place à la musique.

M. *Spontini* en a profité, comme un petit garçon débarrassé pour la première fois de son maillot pour taper des deux poings à tort et à travers si bien que les morceaux nous volent autour des oreilles ! (4).

17. G. à Z.

Carlsbad, le 6 juin 1811.

... *Himmel* est ici depuis quelques jours et, quoique souffrant, c'est toujours le même homme, jovial, communicatif, rendant meilleur par son jeu les instruments les plus médiocres. Je ne l'ai toujours entendu et vu que trop peu et, à cause de sa vie légère je ne le fréquente pas souvent ; mais ces jours derniers, je me suis demandé si je ne pourrais pas trouver la maxime, les convictions, les impulsions ou comme vous voudrez les nommer, par lesquelles il est guidé ou inspiré pour les compositions de ses poésies lyriques. La chose ne me paraît pas impossible et je crois

(1) *Briççi* (Antoine), habile ténor, né à Bologne en 1774.

(2) La première représentation *la Vestale*, eut lieu à l'Académie impériale de musique de Paris, le 15 décembre 1807.

(3) L'empereur Napoléon I^{er} avait institué par décret des prix décennaux qui devaient être attribués aux œuvres les plus remarquables de l'époque. L'Institut de France était chargé de proposer et de prononcer sur le mérite intrinsèque de l'œuvre à couronner. Or, la section de musique était alors composée de *Mébul*, *Gossec* et *Grétry*. Deux ouvrages de caractère saisissant d'originalité : *Les Bardes* de Lesueur, joués en 1804 et *La Vestale* de Spontini, étaient proposés à la fois aux juges. Après de longues discussions, le jury finit par désigner *La Vestale* comme digne d'un prix décennal.

(4) *Spontini* (Louis-Gaspard-Pacifique), né le 14 novembre 1774, à Majolati, mort à lesi, le 24 janvier 1851.

même être sur la piste, mais il me manque encore beaucoup pour arriver à une conclusion.

18. Z.

Breslau, 12 août 1811.

... On dit ici partout que *Himmel* est mort depuis trois semaines. D'après votre lettre, il serait décédé depuis le 26 juin ; or, les journaux l'auraient certainement annoncé. Sa mort m'aurait vivement impressionné, je n'ai nulle part rencontré une pareille aisance dans la façon de jouer du piano. Ses dons naturels se sont développés avec amour pendant son heureuse jeunesse et il ne serait pas étonnant que le monde perdit en lui le meilleur des musiciens.

Parcourir, grâce à la faveur royale, les écoles, les universités, les châteaux et les chapelles des souverains, est pour un artiste un sort à entretenir sa vivacité et son humeur joyeuse. En outre, il a essayé beaucoup de choses ; il aurait pu encore être plus heureux, s'il n'avait commencé là où l'art cesse. Je considère son talent lyrique comme absolument certain. Si son aplomb et sa hardiesse étaient plus mesurés, il ne manquerait rien à ses œuvres. Dans les derniers temps il aurait trouvé sa vraie voie, s'il n'avait pas méprisé l'école sans laquelle on n'arrive pas à la vraie maîtrise. Par conséquent on doit l'honorer ainsi que Reichardt, qu'il aurait pu corriger. Un artiste doit apprendre tout au commencement ce dont il a besoin en tout dernier lieu, et vous-même, vous avez bien dit dans l'*Apothéose de l'artiste* : l'art reste toujours l'art ; les dispositions et l'instinct ne peuvent pas suffire sans lui.

(A suivre).

LES DISPARUS

EDWARD GRIEG

EDWARD GRIEG vient de mourir à Bergen. On se rappelle l'extraordinaire faveur dont jouirent ses compositions en France et surtout à Paris vers 1885 et presque jusqu'à vers la fin du siècle dernier, l'enthousiasme avec lequel fut accueilli le compositeur norvégien lorsqu'il vint à Paris (en 1894 je crois) diriger, au Châtelet, un concert consacré à ses œuvres. Je me souviens de cette séance où Raoul Pugno, qui venait de se révéler au grand public parisien le merveilleux virtuose que l'on sait en interprétant le *Concerto* de Grieg au Conservatoire, puis aux Concerts-Colonne, jouait cette œuvre sous la direction du Maître, acclamé par tous. A cette époque les œuvres instrumentales de Grieg, ses lieder, ses compositions orchestrales étaient encore sur « tous les pianos ». Les choses ont bien changé depuis dix ans. Nous vieillissons si vite, musicalement parlant !... Aujourd'hui il semble que Grieg soit bien oublié, que sa musique date terriblement déjà. Les pianistes amateurs dans le mouvement ne jouent plus du Grieg, mais du Ravel : les lieder si poétiques du maître norvégien sont eux-mêmes délaissés. Les jeunes compositeurs parlent avec mépris de l'auteur de *Peer Gynt*, dont ils ont pourtant subi, eux et certains de leurs devanciers, qu'ils le veuillent ou non, l'influence, de même qu'ils ont subi celle de Chopin. Car je suis de ceux qui estiment que l'influence de la musique de Grieg sur les compositeurs contemporains, fut très réelle, peut-être plus grande que celle des Russes.

En réalité, Grieg ne méritait ni cet enthousiasme excessif, ni cet oubli. Compositeur de grand talent, original et poétique, il n'ouvrit aucune voie nouvelle, mais il